

► **La musique adoucit les mœurs**, au Maroc comme nulle part ailleurs... pour les immigrés et réfugiés subsahariens. La preuve en est le succès des événements culturels et artistiques organisés pour ou par ces derniers.

Le quotidien d'un Subsaharien au Maroc, selon les propres termes d'un Malien pourtant en possession d'un titre de séjour, « peut être très difficile ». Pour les 10 000 à 15 000 migrants subsahariens sans papiers, coincés dans un pays (pressions de l'UE obligent) qui ne devait être que la dernière étape d'un long voyage vers l'Europe rêvée, mythique et salvatrice, c'est souvent bien pire.

Tradition de racisme envers les Noirs, méfiance d'un peuple qui rêve lui-même d'émigrer, violence des autorités qui appliquent les directions de l'Union européenne sans se soucier outre mesure des droits de l'Homme, etc. Si le Maroc n'est plus, depuis quelques années, un pays de transit, il est loin d'être une véritable « terre d'accueil » pour les clandestins subsahariens qui s'y retrouvent coincés. Quant aux réfugiés, ils ne trouvent pas ici l'asile dont ils ont si désespérément besoin. Heureusement, la société civile, par le biais d'ONG comme l'Avvic, la Fondation Orient Occident (et de nombreuses autres associations), se mobilise pour offrir formations, soins, aides psychologique et matérielle aux migrants.

Mais surtout, et cela peut sembler surprenant, on dirait bien que la voie de l'insertion, pour les Subsahariens, passe par l'art...

Infortune, errances et espoir

Ainsi, vendredi 25 juin, à Rabat, une troupe d'acteurs amateurs, composée de réfugiés ou migrants subsahariens, joue une pièce de théâtre devant un parterre d'officiels, de représentants d'ONG nationales et internationales et d'ambassadeurs. *La longue marche des hirondelles*, écrite par Abdelhak Serhane, raconte l'infortune, les errances et l'espoir des immigrés clandestins. La pièce témoigne des efforts d'in-

Les Subsahariens trouvent refuge dans l'art



La pièce *La longue marche de l'hirondelle*, jouée en darija, est dirigée par le metteur en scène parisien Sidi Mohamed El Basri.

Cela peut sembler surprenant, mais on dirait bien que la voie de l'insertion, pour les Subsahariens, passe par l'art.

tégration des acteurs (elle est en darija), tout en mettant en avant leurs cultures et leurs traditions et en sensibilisant l'audience au parcours difficile des migrants subsahariens. Sa première représentation a eu lieu une semaine plus tôt, pour l'ouverture du festival Rabat Africa, organisé

par la Fondation Orient Occident (FOO) et parrainé par l'UNHCR. Au programme du festival, qui en est à sa quatrième édition, il y avait également des concerts, des résidences, des spectacles et ateliers de danse, de capoeira, etc. Pour Johannes van der Klaauw, ce genre d'événement ne

peut être que bénéfique, « c'est une bonne façon de promouvoir le métissage et l'intégration, et puis, c'est toujours utile de montrer à la société hôte que les réfugiés ne sont pas seulement dépendants, mais qu'ils peuvent aussi donner d'eux-mêmes, par leur travail comme par leur culture ». Rachid Badouli, directeur central de la FOO, et directeur artistique du festival Rabat Africa, va plus loin : « La culture, c'est un moyen fort de [...] combattre le racisme. Car le racisme vient de nos coutumes et de nos traditions mais aussi de notre ignorance. » Il insiste d'ailleurs sur la programmation du festival : il ne s'agit pas de faire venir des stars internationales, mais de privilégier « les échanges et la fusion, par le biais de résidences et d'ateliers ». Il donne en exemple la pièce de théâtre, pour laquelle les acteurs ont répété, pendant trois mois, sous la direction du metteur en scène parisien Sidi Mohamed El Basri et de la chorégraphe Keren'Or Pézard, installée à Londres.

« On a abattu un mur »

Le concept fonctionne et le festival, qui se déroule pourtant dans un quartier populaire de Rabat (Yacoub el Mansour), est un succès. « En quatre éditions, la mentalité des habitants a énormément évolué, on a abattu un mur. On le voit, par exemple, dans l'affluence que connaît le marché afri-

cain, où les Subsahariennes vendent leurs créations. Il y a même des Marocaines qui se font faire des tresses ! »

Le cœur des Marocains s'ouvrirait-il avec une clé de sol ? Oui, si l'on en croit Roy Jb, Ghanéen, fondateur et chanteur du groupe Minority Globe, composé de six musiciens (des étudiants pour la plupart), représentant cinq pays d'Afrique : Ghana, Togo, Nigeria, Congo et Maroc. Arrivé clandestinement au Maroc en 2005, il repart dans son pays après quelques mois, pour revenir cette fois légalement et muni d'un visa, et obtenir finalement une carte de résidence.

Il explique que ce qui a motivé son retour, « c'est l'enthousiasme des Marocains pour la musique. S'ils sont parfois durs avec les Subsahariens, si tu es musicien, ils sont gentils avec toi et tu es accepté ». Minority Globe vient de sortir son premier single, *Street Boy*, qui mêle influences africaines, pop et reggae, et le groupe espère pouvoir enregistrer un album bientôt. L'Association Amitié et Solidarité, qui vient en aide aux Subsahariens, cherche des fonds pour le financer.

Ces changements, les médias y sont aussi pour quelque chose. « Chaque événement artistique d'importance génère une couverture médiatique, permettant ainsi aux Marocains de découvrir un peu plus l'histoire des réfugiés, des migrants, et pourquoi ils ont dû partir de chez eux », ajoute Rachid Badouli qui conclut en disant que si le festival est, pour les Subsahariens, « une reconnaissance morale, par le biais de la valorisation de leur culture, cela rappelle aussi aux Marocains en général, et aux autorités en particulier que Rabat n'est pas seulement une ville maghrébine ou même européenne, mais aussi africaine. » Ah bon ? On est africains ?

Amanda Chapon

► Réfugiés : la longue marche administrative et juridique

Au Maroc, en février 2010, l'UNHCR a recensé 807 réfugiés, en majorité originaires de Côte d'Ivoire (36 %), de République démocratique du Congo (27 %) et d'Irak (20 %). 807 personnes qui ont dû quitter leur pays en guerre et qui se sont vu délivrer, après vérification, une carte de réfugiés par l'organisme onusien. Malheureusement, cette carte, si elle leur évite désormais l'expulsion et le refoulement à la frontière maroco-algérienne, n'est pas officiellement reconnue par le gouvernement et ne

permet aux réfugiés ni de travailler, ni de recevoir des soins, ni de scolariser les enfants. Ils vivent ainsi « dans une précarité extrême », selon les propres mots de Johannes van der Klaauw, le représentant de l'UNHCR au Maroc, lors de la Journée mondiale du réfugié. Pourtant, le Maroc a ratifié la Convention de Genève dès 1957. La même année, un décret royal en fixe les modalités d'application, confiant la protection juridique et administrative des réfugiés au Bureau des réfugiés et apatrides

(BRA) qui relève du ministère des Affaires étrangères. Mais le décret n'a jamais été appliqué, et depuis 2004, le BRA a carrément suspendu ses activités, arrêtant d'octroyer le statut de réfugié (qu'il n'accordait qu'au compte-goutte). En 2007, l'espoir renaît après la signature d'un accord de siège entre le gouvernement et l'UNHCR. Il est convenu que ce dernier enregistre les demandes d'asile, en attendant la réouverture prochaine du BRA. Une réouverture qui se fait toujours attendre.